

Verbes auxiliaires et énonciation: le nynégocentrisme de Damourette et Pichon

Ruedi Rohrbach (Berne)

Dans son article "Damourette et Pichon précurseurs de l'énonciation", Catherine Fuchs examine l'apport de ces deux grammairiens aux études pragmatiques. En effet, dès le premier tome de l'ouvrage *Des mots à la pensée: Essai de grammaire de la langue française*, les analyses de Jacques Damourette et Edouard Pichon (1930-1950, *l'Essai par la suite*) tiennent compte de ce que Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980) appellera plus tard "la subjectivité dans le langage".

C'est dans ce contexte que le principe du nynégocentrisme et le cas particulier de l'acception égocentrique des auxiliaires *avoir*, *aller* et *venir* dans *il a fait*, *il va faire* et *il vient de faire* nous paraît être d'un intérêt particulier. Dans notre article, nous nous proposons de faire 1. un exposé succinct du principe du nynégocentrisme et de l'acception égocentrique des auxiliaires selon Damourette et Pichon; 2. un commentaire critique de la théorie de Damourette et Pichon. Il s'agira notamment d'examiner la validité de leur raisonnement et d'apprécier le principe du nynégocentrisme dans le contexte d'une linguistique de l'énonciation.

1. Résumé (cf. Fuchs 1982)

1.1. *Le nynégocentrisme*

"Le langage est naturellement centré sur le moi-ici-maintenant, c'est-à-dire sur la personne qui parle s'envisageant au moment même où elle parle; c'est ce qu'on peut appeler le nynégocentrisme naturel du langage" (§1604, [pour les citations de *l'Essai*, nous nous contentons d'indiquer le paragraphe]). Ce passage fondamental qui ouvre le chapitre sur les auxiliaires nous montre que les auteurs se rendent compte du rôle important que joue le locuteur dans le langage. Le cas particulier de l'acception égocentrique des auxiliaires *avoir*, *aller* et *venir* nous permettra d'examiner le raisonnement qui les amène à formuler cette thèse.

1.2. L'emploi auxiliaire

Damourette et Pichon partent du principe qu'"aucun verbe n'est uniquement auxiliaire" et ils proposent de parler non pas de verbes auxiliaires, mais "d'emplois auxiliaires de certains verbes" (§1599).

Deux points sont importants pour distinguer l'emploi auxiliaire de l'emploi non auxiliaire des verbes *avoir*, *aller* et *venir*: 1. par un changement métaphorique de leur sens primitif ces verbes en viennent à exprimer une relation temporelle; 2. en tant qu'auxiliaires, ces verbes sont toujours dans l'acception égocentrique, notion qu'il s'agira d'expliquer par la suite.

1.2.1. La métaphore temporelle

Pour les trois verbes, Damourette et Pichon expliquent le rapport temporel qu'ils expriment par un changement métaphorique de leur sens primitif. Ainsi, *avoir* exprime bien encore la possession, mais c'est "la possession du passé par le locuteur en tant que le passé est une collection d'acquêts" (§1633). De même, si *aller* a conservé sa valeur de "sens du mouvement", celle-ci est "transposée à vrai dire sur la ligne métaphorique du temps, puisqu'il n'y a plus déplacement spatial" (§1645). "*Aller*, dans ce rôle grammatical, exprime une efférence, c'est-à-dire un 'sens de marche' qui s'éloigne du moi-ici-maintenant" (§1646).

Enfin, dans la construction *je viens de faire*, "l'infinitif est présenté comme l'origine du mouvement représenté par le verbe *venir*" (§1668). Le couple symétrique des notions spatiales *aller vers* et *venir de* trouve ainsi une correspondance parfaite dans le domaine temporel.

1.2.2. L'acception égocentrique

Autre marque distinctive de l'emploi auxiliaire de ces trois verbes, l'acception égocentrique, découle en fait du sens métaphorique des auxiliaires. Cette notion est sans doute l'apport le plus original des deux auteurs dans la question des auxiliaires.

C'est un exemple de l'emploi *non-auxiliaire* du verbe *avoir* qui peut nous aider à comprendre l'acception égocentrique:

Tu as écrit sur les robinets ce que c'est, pour ne pas te tromper. (§1631)

Damourette et Pichon précisent bien que, dans cet exemple, ce n'est pas l'interlocuteur *tu* qui est responsable de l'action *écrire*. C'est le fabricant qui a mis des indications sur les robinets pour que les utilisateurs ne se trompent pas. Dans ce cas, le sujet *tu* est vraiment "l'agent de la possession (...) exprimé par le verbe *avoir*. (...) Ce qu'il possède, c'est le fait que ces inscriptions existent" (§1633). Par contre, dans une phrase comme

Tu as écrit des indications sur les robinets,

où la prosodie ne marque aucune pause entre *as* et *écrit*, le sujet *tu* est l'agent du verbe *écrire*. Et si le verbe *avoir* exprime encore une possession métaphorique, comme nous venons de le voir, "l'agent réel de cette possession" n'est pas le sujet grammatical *tu*, mais le locuteur, le "moi qui parle" (§1633). C'est cette "possession du passé *par le locuteur*" (§1633, nous soulignons) que Damourette et Pichon appellent l'acception égocentrique du verbe auxiliaire *avoir*.

Nous retrouvons le même raisonnement pour *aller* et *venir*. Ainsi, dans une expression comme *il va rire*, "il apparaît certain que l'avenir ne peut être envisagé comme l'aboutissement d'un mouvement qu'en tant que c'est le locuteur qui s'avance vers cet avenir. (...) *Il va rire* (...) signifie: *Moi, dans ma durée, je m'achemine vers le fait de son rire à lui*" (§1650). De même dans *il vient de prendre une décision*, le locuteur veut dire que cette décision le concerne lui-même, que c'est pour lui "une source d'où peuvent découler des conséquences immédiates actuelles" (§1668).

2. Commentaire

2.1. Le Sens métaphorique

L'explication métaphorique du sens des auxiliaires est typique de l'attitude mentaliste qui se fait jour dans tout l'*Essai*. Il s'y révèle une volonté de motiver jusqu'au plus petit élément de la langue et de ne pas laisser la moindre particule dans l'obscurité de l'arbitraire du signe.

Du point de vue diachronique, les explications subtiles de Damourette et Pichon sont sans doute valables. *Aller* et *venir* ne sont pas les seuls exemples de termes spatiaux employés métaphoriquement pour représenter des notions temporelles. Il y a, par exemple, la valeur temporelle du mot relatif *où* dans des tours comme *au moment où*.

L'espace est un phénomène plus directement accessible aux sens que le temps et notre expérience du temps repose finalement sur la constatation d'un mouvement (changement) dans l'espace. Les métaphores spatio-temporelles, fréquentes en français, semblent donc s'inspirer naturellement de la perception de la réalité décrite.

Mais la question n'est pas là. Les auteurs se proposent d'écrire une grammaire synchronique et de révéler les catégories mentales (répartitoires) d'un locuteur d'aujourd'hui. Or, dans quelle mesure ce locuteur moderne considère-t-il dans l'expression *je viens de faire* l'infinitif *faire* comme "l'origine du mouvement représenté par le verbe *venir*" (§1668)? A plus forte raison le tour *je vais faire* qui, à en croire Damourette et Pichon, "joue dans la langue française d'aujourd'hui un rôle aussi important que le futur *je ferai*", ne fait certainement plus penser personne à "un sens de marche qui s'éloigne du moi-ici-maintenant" (§1646). Quant à la forme *j'ai fait* du passé dit *composé*, comment justifier l'analyse en deux éléments distincts d'une locution qui dans la plupart des cas peut être remplacée par un signifiant unique, à savoir le passé *simple*? On aimerait bien connaître le locuteur moderne qui en prononçant la forme *j'ai mangé* s'avise à penser à "la possession du passé en tant que collection d'acquêts".

Sans doute Damourette et Pichon ne sont-ils pas naïfs au point de croire que leurs analyses très poussées correspondent aux intuitions spontanées du locuteur moyen. Ils s'efforcent néanmoins "d'amener à la conscience les notions directrices d'après lesquelles une nation ordonne et règle inconsciemment sa pensée" (§5).

On peut effectivement admettre qu'une description minutieuse de la structure synchronique d'une langue révèle les traces de certaines règles respectées inconsciemment par les locuteurs. Mais il reste une difficulté importante à résoudre: comment délimiter les éléments auxquels une description synchronique pertinente doit s'appliquer?

L'exemple des auxiliaires fait apparaître un vice fondamental de l'*Essai*: Damourette et Pichon attribuent une valeur significative absolue au mot isolé. Ils ignorent presque systématiquement les unités significatives dépassant les limites du mot traditionnel (cf. Rohrbach 1989:183-188). Dans le cas des emplois auxiliaires l'autonomie des deux mots qui forment la locution verbale est plus que discutable. Damourette et Pichon estiment eux-mêmes que le meilleur critère de l'auxiliarité est "le fait que les compléments fixant les circonstances du phénomène se

rapportent à l'auxilié et non pas à l'auxiliaire" (§1605). Ils citent l'exemple suivant:

Je viens de perdre sa mère il y a quatre mois,

qu'ils commentent ainsi: "Ce qui s'est passé il y a quatre mois, c'est *la perte* de la mère de l'enfant" (§1605). Est-ce qu'on peut mieux démontrer que dans ce cas le locuteur n'analyse pas la locution *viens de perdre* mais la perçoit comme une variante morphologique du verbe *perdre*? Les locutions verbales formées avec les auxiliaires *avoir*, *aller* et *venir* constituent sur l'axe paradigmatique des variantes d'un élément simple. Il est donc abusif de chercher une signification métaphorique dans un élément du discours qui, en synchronie, n'a plus qu'une valeur grammaticale.

2.2. L'acception égocentrique

L'acception égocentrique est directement liée au sens métaphorique que Damourette et Pichon prêtent aux auxiliaires. Elle repose sur l'idée que le locuteur exécute mentalement un mouvement sur la ligne imaginaire du temps, soit en s'acheminant vers l'avenir, soit en rattrapant le présent à partir d'un passé rapproché. Le point essentiel de cette théorie est que l'agent véritable de ce mouvement ne coïncide pas forcément avec le sujet grammatical du verbe auxiliaire, mais que c'est toujours le locuteur qui accomplit "dans sa durée" le mouvement vers le présent ou vers l'avenir.

Pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une simple "vue de l'esprit", Damourette et Pichon allèguent un exemple qu'il vaut la peine d'examiner de plus près:

Mais oui, Monsieur, *ça va aller*, je crois. (§1650)

Les auteurs ajoutent le commentaire suivant: "Le matelassier [l'énonciateur de cet exemple oral] croit qu'il est dans des conditions d'éclairage et d'outillage suffisantes pour que se déroule normalement le travail auquel il est présentement attelé. C'est donc bien dans son avenir à lui, locuteur, que ce déroulement est envisagé, et non pas dans l'avenir du substantif strumental [pronom démonstratif] *ça*."

Posé dans ces termes, l'argumentation paraît impeccable. On ne saurait raisonnablement accorder au substantif strumental *ça* un avenir personnel et nous voyons encore moins cette entité abstraite s'acheminer vers un point futur de sa vie.

Pourtant, ce raisonnement nous semble contestable. Paradoxalement, les auteurs fondent leur interprétation du sens global de la phrase sur l'analyse en éléments détachés. Ils accordent à l'auxiliaire *va*, qui jouit ainsi de toute son autonomie, le sens d'un mouvement sur la ligne du temps, sens qui est actualisé par la forme du présent et de la troisième personne de l'auxiliaire; en même temps il refusent au sujet grammatical *ça* le rôle d'agent de cette action, préférant l'attribuer à un locuteur qui n'est représenté *par aucun élément signifiant* dans le tour *ça va aller*.

Le changement inconscient du niveau d'analyse révèle un problème essentiel de l'*Essai*. Damourette et Pichon sont prisonniers d'une analyse syntaxique des plus traditionnelles; sous les termes nouveaux de repère, factif verbal, ayance, etc. se cachent les vieilles notions de *sujet*, *verbe*, *complément d'objet*. Ils sont amenés par leur intuition à dépasser les limites trop étroites de leur système. Par malheur, ils cherchent à prouver leur compréhension intuitive du sens global d'une phrase par les résultats de leurs analyses fondées essentiellement sur l'unité du mot isolé.

Revenons à notre exemple. L'analyse traditionnelle de la proposition *ça va aller* nous présente *ça* comme le sujet d'un verbe *va* ou d'une forme verbale composée *va aller*. L'intérêt de cette analyse est de nous montrer la structure formelle de cette proposition sans avoir la prétention de fournir une interprétation du sens global de la phrase. Pour décrire la dépendance structurale des éléments syntaxiques d'une proposition, le grammairien ne doit aucunement tenir compte du locuteur.

Par contre, les auteurs ont raison d'insister sur le fait que c'est le matelassier qui en tant que locuteur envisage son avenir à lui en disant *ça va aller*. Seulement, pour cette interprétation, l'unité de base n'est pas le mot ou le syntagme, mais bien l'*énoncé entier*. Le sens précis dans la situation précise du matelassier se conçoit à partir de l'ensemble phrastique *ça va aller*. Damourette et Pichon, qui notent soigneusement la transcription phonétique de cet exemple oral, auraient dû remarquer que les pauses, symbolisées dans leur transcription par des blancs, marquent parfaitement les véritables unités significatives de cet énoncé.

Par rapport à ce sens global, c'est effectivement l'énonciateur qui est le centre du discours et auquel se rapportent les relations temporelles.

Mais cette acception égocentrique ne réside pas dans l'auxiliaire *va*. Les révolutionnaires qui chantent *Ah, ça ira* envisagent, eux aussi, leur avenir personnel, bien que la forme synthétique *ira* ne porte plus de marque visible d'une métaphore spatio-temporelle.

2.3. Le principe du nynégoentrisme

Revenons maintenant à la thèse de Damourette et Pichon que nous avons citée au début de cet article: "Le langage est naturellement centré sur le moi-ici-maintenant, c'est-à-dire sur la personne qui parle s'envisageant au moment même où elle parle" (§1604). Le nynégoentrisme est une donnée naturelle de tout acte de langage. Situé au centre du monde qu'il décrit et source physique de l'énonciation, le locuteur est toujours, en dernière instance, le point de repère spatio-temporel de son discours.

Mais les traces de ce nynégoentrisme fondamental ne sont pas forcément repérables à la surface de l'énoncé. Un énoncé bien formé comporte un sens littéral qui peut se référer à un autre centre que celui du locuteur. Les auteurs ne sont pas sans le savoir: "Néanmoins (...) l'esprit fait effort pour s'évader de ce centrage, pour se référer à un autre centre: il tend ainsi à se créer des allocentrismes" (§1604).

Or, si une analyse syntaxique de l'énoncé *ça va aller* nous apprend que le sujet grammatical du verbe *va* (*aller*) est bien le pronom *ça*, le tout est de savoir si nous voulons nous arrêter là et si cette constatation suffit à donner une interprétation pertinente du sens véritable de l'énoncé. Nous pensons avec Damourette et Pichon qu'une telle analyse ne suffit pas et qu'il faut tenir compte de l'énonciateur, car "l'allocentre ne peut être conçu comme tel qu'en tant précisément qu'il diffère du moi-ici-maintenant (...) L'évasion de l'esprit hors du nynégoentrisme n'est donc jamais qu'imparfaite; on ne concevrait pas de pensée humaine dans laquelle elle fût parfaite. Il se produit en quelque sorte une perpétuelle oscillation de la pensée entre un pôle nynégoentrique et un pôle idéalement détaché du moi, avec des évasions et des réinvasions très complexes" (§1604).

Damourette et Pichon formulent ainsi une loi fondamentale de la communication qui exige que pour transmettre sa pensée le locuteur s'évade provisoirement de la prison du moi-ici-maintenant. Le code lui permet de créer un univers à centres multiples. Pour comprendre la valeur

exacte du message, l'interlocuteur a intérêt à connaître les conditions de l'énonciation.

3. Conclusion

Le raisonnement de Damourette et Pichon à propos de l'acception égocentrique des auxiliaires nous paraît contestable pour deux raisons: 1. en synchronie les trois auxiliaires *avoir*, *aller* et *venir* doivent être considérés comme des marques grammaticales sans signification autonome. L'analyse des locutions verbales telles que *je vais faire* en deux éléments significatifs ne se justifie qu'en diachronie. Or l'acception égocentrique des auxiliaires en question repose essentiellement sur leur signification métaphorique autonome. 2. la description de la structure formelle d'une proposition, telle qu'elle est pratiquée la plupart du temps dans l'*Essai*, ne peut pas faire apparaître le principe du nynégocentrisme. Ce principe n'est perçu qu'à partir d'une compréhension intuitive du sens global de la phrase.

Par contre nous devons accorder à Damourette et Pichon le mérite incontestable d'avoir compris l'importance du locuteur pour une description grammaticale pertinente et complète, et ceci à une époque où la plupart de leurs confrères se contentent de pratiquer l'analyse dite grammaticale d'exemples littéraires détachés du contexte de l'énonciation. Si l'on peut regretter que les auteurs ne soient pas allés jusqu'au bout de leurs découvertes originales, on doit néanmoins leur savoir gré d'avoir ouvert un domaine de recherches linguistiques qui est loin d'être exploré entièrement aujourd'hui.

En guise de conclusion, disons avec Catherine Fuchs que "cet ouvrage allie de façon rare une série d'intuitions pénétrantes, une amorce de théorisation des mécanismes linguistiques fondée sur la dimension énonciative du langage, et une analyse extrêmement fine des faits énonciatifs et de leurs effets discursifs" (Fuchs 1982, 64).

BIBLIOGRAPHIE

- Damourette, Jacques, et Édouard Pichon. 1930-1950. Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française. Paris: D'Artrey.
- De Boer, C. 1935. "Innovations en matière d'analyse linguistique", Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde. Dell 79, Serie A, no 1:1-30.
- Fuchs, Catherine. 1982. Damourette et Pichon précurseurs de l'énonciation. Travaux de linguistique de Gand, 1982-1983, 9-10:53-65.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1980. L'énonciation. De la subjectivité dans le langage. Paris. Colin.
- Rohrbach, Ruedi. 1989. Le défi de la description grammaticale. Les propositions subordonnées dans l'*Essai de grammaire de la langue française* de Damourette et Pichon. Thèse présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Berne.

R.R.